

Les vieilles servantes



ELLES vivaient là, toutes deux, depuis la guerre. À soixante-quinze et soixante-huit ans, on a bien le droit à la retraite, et elles l'avaient prise "en ville", dans ce pauvre logis sous les toits qui leur semblait un paradis.

Le soleil levant rosissait la chambre dont une large alcôve occupait le fond. Une commode en noyer ciré, don de "Madame", se carrait entre les fenêtres Notre-Dame de Lourdes y trônait sous globe, fleurie des roses du Rosaire, dans des vases bleu vif à collerettes plissées.

La pièce voisine servait de salle à manger, et possédait un buffet et des tasses de porcelaine peinte. Au mur, un chromo de couleur violente représentait saint François. Une cuisine, grande comme une armoire, faisait suite à la salle et, dans ce pauvre cadre, les vieilles servantes réalisaient le rêve de toute leur vie: elles y avaient connu le bonheur.

Toutes deux très pieuses et tertiaires franciscaines, leurs journées s'y étaient partagées entre la prière, les soins de leur petit ménage, quelques parlottes chez la voisine, un service rendu cà et là.

Elles, qui avaient tant peiné au service des autres, jouissaient de cette monotone existence. Elles jouissaient encore plus de se sentir chez elles, ensemble, à l'ombre de la Cathédrale dont les heures, en sonnant, découpaient leurs vies en morceaux de paisible douceur.

Entrées jeunes au service de Madame, nouvelle mariée, sa famille était devenue la leur. Quel dévouement de jour et de nuit prodigué aux enfants! Que de taloches et de caresses données! Quels reliquaires de souvenirs étaient leurs vieux coeurs!

Des cinq enfants qui souriaient là, sur la photographie décorant la cheminée, deux seulement avaient survécu: une fille religieuse et un fils officier aux colonies; et Madame, devenue veuve, vivait seule, toute seule, dans sa grande maison de campagne où elle s'obstinait à attendre ceux qui ne reviendraient plus.

Peu à peu, elle avait réduit son train de vie et ses dépenses personnelles. Madame n'avait plus de bonne, ou des gamines si incapables! Ah! comme les temps avaient changé! — Puis, le grand salon se démeublait! Où donc étaient passés les fauteuils et la console qu'admiraient tant les antiquaires? — Euphémie et Clarisse se demandaient avec angoisse si leur maîtresse ne devenait pas une nouvelle pauvre; mais celle-ci continuait à leur servir une rente, à leur faire des cadeaux, et jamais elles n'auraient osé aborder avec elle un pareil sujet.

Madame demeurait la grande affection des vieilles bonnes. Elles en parlaient sans cesse. Tant

d'années de vie commune et de confiance partagée les avaient liées d'un lien que rien ne pourrait rompre. Et, si Euphémie n'eût été vieille et usée comme une feuille sèche, et si Clarisse, qui avait un gros appétit, n'eût pensé humblement qu'elle pourrait être une charge, elles auraient renoncé à la douceur du chez-soi pour aller de nouveau la servir.

Pour les vieilles soeurs aussi, la vie changeait. Clarisse était obligée, maintenant, de faire des ménages, afin d'augmenter leurs ressources. Les douces années s'effaçaient devant un nouveau labeur. Mois après mois, elles allongeaient ses heures de travail, tandis qu'Euphémie l'attendait, lavant deux fois la vaisselle ou embrouillant les mailles de son tricot, car sa vue se perdait, et sa vieille tête un peu aussi.

Ce jour-là, elles déjeunaient d'un ragoût de pommes de terre, quand la sonnette retentit. C'était Madame, qu'on n'attendait pas.

— Ah! mes bonnes filles, que je suis contente de vous voir! s'exclama-t-elle en se laissant tomber sur la chaise que lui avançait Clarisse. Je suis venue plus tôt que je ne pensais, car j'ai affaire en ville, mais je suis bien fatiguée!

Madame avait, en effet, l'allure d'une personne épuisée. Grande et maigre, ses épaules ployaient sous un poids invisible, son doux visage sillonné des rides était blafard, et, dans ses yeux restés beaux, s'allumaient des lueurs de fièvre.

Les vieilles servantes, inquiètes, insistèrent pour qu'elle restât bien au repos, près du feu, tout l'après-midi.

Mais ses courses pressaient. Elle promit de revenir avant l'heure du train. Clarisse se mit à la fenêtre, suivant du regard la silhouette alourdie.

— Pour sûr, not'dame va avoir quelque chose, pensa-t-elle. Elle n'est pas comme d'habitude; on dirait qu'elle ne peut plus se traîner!

Quatre heures. La précoce nuit d'automne verse sa cendre. Des coups de vent cinglants comme des coups de cravache secouent les volets. On sonne, et Madame entre toute frissonnante.

— Euphémie, Clarisse, dit-elle, je ne peux pas repartir; je me sens trop souffrante: Voulez-vous me donner l'hospitalité pour ce soir?

Les vieilles soeurs s'empressent, mettent leurs meilleurs draps, bassinent le lit, préparent une tasse de tilleul.

Madame semble mieux, une fois couchée; mais voici le grand frisson qui la reprend: elle claque des dents. Clarisse propose d'aller chercher le médecin; la malade ne veut rien entendre, affirmant qu'une bonne nuit la remettra.

Hélas! la nuit est mauvaise! Les servantes sont consternées: est-ce que Madame va faire une maladie?... Clarisse n'ira pas chez ses pratiques ce matin; il faut appeler le médecin. C'est fait. Il est venu. L'état est grave: double congestion pulmonaire; la malade est en danger.